

DANYLEWYCZ, Marta, *Profession : religieuse. Un choix pour les Québécoises 1840-1920*. Montréal, Boréal Express, 1988. 246 p. 18,95 \$

Micheline Dumont

Volume 42, numéro 4, printemps 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304751ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304751ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dumont, M. (1989). Compte rendu de [DANYLEWYCZ, Marta, *Profession : religieuse. Un choix pour les Québécoises 1840-1920*. Montréal, Boréal Express, 1988. 246 p. 18,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 42(4), 618–621.
<https://doi.org/10.7202/304751ar>

DANYLEWYCZ, Marta, *Profession: religieuse. Un choix pour les Québécoises 1840-1920*. Montréal, Boréal Express, 1988. 246 p. 18,95\$

Deux ans après la mort tragique de Marta Danylewycz, l'ouvrage qu'elle avait tiré de sa thèse de doctorat a été livré au public grâce aux efforts de Paul-André Linteau, Alison Prentice et William Westfall qui signent la *Préface*. La publication en anglais, en 1987, a été suivie de celle de la traduction française un an plus tard. Cet ouvrage constitue une contribution majeure à l'histoire sociale du Québec en général et à l'histoire des femmes en particulier. Il part d'une observation: alors que les religieuses constituaient 1,4% des célibataires

âgées de 20 ans et plus en 1850, cette proportion s'élevait à 9,1% en 1921. Une telle expansion méritait justement une analyse approfondie. Or, l'auteure aborde cette question d'un point de vue inédit, celui des aspirations des femmes durant cette période. Le titre peut étonner, en séparant les deux mots «profession» et «religieuse» par les deux points. Il brise ainsi le lien juridique et canonique de l'expression «profession religieuse». Les milliers de Québécoises qui sont «entrées chez les soeurs» auraient-elles choisi une profession au lieu de faire «profession religieuse»? Le sous-titre du volume, *Un choix pour les Québécoises 1840-1920*, répond par l'affirmative à cette question. D'ailleurs, le titre original en anglais, *Takink the Veil, an Alternative to Marriage, Motherhood and Spinsterhood in Quebec* était encore plus explicite. C'est donc une interprétation renouvelée du phénomène des vocations religieuses féminines que propose cet ouvrage: «tout compte fait, affirme l'auteure dans la dernière phrase de son étude, entrer au couvent a pu fort bien signifier: triompher du handicap d'être une femme dans un monde d'hommes.»

Elle commence par mettre en place le contexte politico-religieux qui constitue la toile de fond de l'essor des couvents et des vocations: la conjoncture politique qui apparaît après 1840 et permet à l'Église d'assurer un leadership incontesté dans la société québécoise. Danylewycz explique et commente les réformes de l'éducation, les courants nationalistes et ultramontains, le développement de la piété populaire dans une ambiance et un encadrement religieux spectaculaires. Son analyse de la dévotion à la Vierge Marie est particulièrement intéressante. Citant Mary Ruether (p. 50), elle met en évidence le caractère masculin du culte marial au XIX^e siècle, et une certaine prévention contre le mariage qui peut être associée à l'implantation de la Congrégation des Enfants de Marie.

Par la suite, elle décrit le contexte socio-économique de la période 1840-1920 dans le cadre global de l'industrialisation et de l'urbanisation. Elle souligne le déclin de la nuptialité, notamment en milieu urbain, le statut et les conditions pénibles des enseignantes laïques à la ville comme à la campagne, alors que la profession d'institutrice est la seule qui soit effectivement offerte aux femmes, le rôle économique indispensable des femmes dans l'économie familiale, et les principales formes de discrimination qui sont imposées aux femmes dans le monde du travail salarié. «C'est parce qu'il y a peu de choses dans la vie des femmes québécoises à la fin du siècle dernier pour les dissuader de prendre le voile que les vocations religieuses se multiplient et que les communautés religieuses prolifèrent.» (p. 88)

Passant alors à sa démonstration proprement dite, l'auteure décrit l'expansion des vocations religieuses en se plaçant du point de vue des femmes: elle examine les biographies de *toutes* les femmes qui sont entrées dans deux congrégations montréalaises: la Congrégation Notre-Dame et les Soeurs de la Miséricorde. «Avec les effectifs conjugués des deux communautés, j'ai disposé, écrit-elle, d'un important échantillon représentant près du cinquième de l'ensemble de la population religieuse féminine durant la période visée par mon étude. Qui plus est, ces deux communautés présentaient suffisamment de différences entre elles pour me donner une idée de la diversité des expériences et des occasions offertes aux femmes pour prendre le voile, et pour me prémunir contre les conclusions téméraires et les généralisations hâtives.» (p. 19) Cette étude lui permet d'examiner la provenance sociale des religieuses, de

vérifier les «carrières» possibles et nombreuses offertes aux femmes dans le cadre des communautés et de démontrer que la vocation religieuse représente un véritable choix pour les femmes. Les sources qu'elle a consultées lui permettent d'avancer: «qu'un grand nombre d'entre elles s'aventurent dans cette existence parce que les couvents élargissent le champ étroit des perspectives offertes aux femmes qui ont atteint leur majorité il y a un siècle.» (p. 131) Elle arrive même à démontrer qu'une religieuse sur six a pu avoir accès à des postes de responsabilité et d'autorité dans leurs communautés respectives, ce qui constitue un pourcentage impressionnant. Par ailleurs, elle met en évidence de quelle manière la stratification sociale se reproduit dans les couvents, notamment à la CND en 1888, qui introduisent la catégorie des Soeurs converses. Les différences qu'elle observe entre les deux congrégations lui font conclure à «une interprétation structurelle» (p. 104) pour expliquer notamment les rythmes de croissance et les modalités de gouvernement.

Elle poursuit sa démonstration en montrant comment les liens étroits et nombreux qui se sont tissés entre les familles et les couvents ont encouragé le mouvement des vocations et comment le modèle conventuel qui servait presque seul à assurer la scolarisation des filles a contribué à l'essor des vocations. Elle souligne également le rôle du noviciat, comme période d'essai, stratégie qui n'est pas autorisée dans le mariage.

D'une manière presque audacieuse, elle termine son exposé en analysant les liens nombreux et subtils qui se sont tissés entre les premières féministes laïques et les religieuses, au début du XXe siècle. En respectant le sens qui était accordé alors au mot féministe, il est certes permis de croire qu'un front commun des femmes a tenté de s'arroger la dominance de tout le secteur de la protection sociale au début du siècle. Toutefois, «la dépendance du Québec envers les services assurés par les religieuses a constitué pour les laïques une sorte de handicap politique. (...) Cette situation a empêché les femmes de prendre conscience de leur force. Elles ont été frustrées du sens de l'accomplissement sur les plans individuel et collectif» (p. 198). Les religieuses auraient donc contribué à développer les aspirations des femmes mais les auraient en même temps empêchées de saisir les aspects politiques de leur action collective.

L'hypothèse centrale, «retrouver le sens des vocations» (p. 105-107) oppose la thèse «intégrationniste» de Bernard Denault (qui soutient que la vocation religieuse assure une soumission des femmes «en trop» au pouvoir du prêtre), à celle de quelques historiennes féministes, avec qui Danylewycz se situe, qui propose plutôt que «l'attrait pour la vie conventuelle (...) offrait un moyen pour les femmes d'exprimer leurs aspirations intellectuelles et professionnelles». Ce débat prend plus de relief encore quand on apprend qu'il se retrouve presque dans les mêmes termes au sujet de l'Angleterre victorienne (voir notes 29 et 30 du chapitre 3). Son analyse démontre: 1 - «que les postulantes n'opèrent pas un choix sans discernement; 2 - que peu de choses (...) peut contrarier le mode de vie et les appétences sociales des jeunes filles pieuses de la classe moyenne; 3 - que la congrégation offre la possibilité d'aller au-delà des règles établies par la société.» (p. 121-122)

Démonstration convaincante certes, que corroborent d'ailleurs d'autres travaux. Barbara Cooper a présenté en 1985, un mémoire de maîtrise *In the*

Spirit: Entrants to a Religious Community of Women in Quebec qui examine le phénomène des vocations religieuses féminines dans une congrégation montréalaise durant les années 1930. Son analyse confirme les principales conclusions de l'étude de Danylewycz.

Ce résumé succinct ne saurait rendre justice à toutes les interprétations nouvelles et pénétrantes de Marta Danylewycz sur le thème central des vocations religieuses féminines, entre autres sur l'idée reçue selon laquelle les religieuses étaient, en tout temps, asservies au bon vouloir du clergé. Je laisse aux lectrices et aux lecteurs le plaisir de les découvrir et de les apprécier. On pourra également souligner les efforts de «clarification et de renforcement de l'argumentation» qui ont été assurés par les éditeurs dans l'appareil de notes. Je voudrais toutefois reprendre ce «modèle à trois» étapes que Danylewycz avait commencé à élaborer concernant l'histoire des communautés religieuses de femmes au Québec, dont nous parle la préface (p. 9). S'il n'est explicitement présenté, ce modèle est certainement perceptible. La première étape serait cette période qui va de 1840 à 1900 et qui coïncide avec l'essor démographique des couvents selon les données économiques, sociales et culturelles que nous explique Danylewycz. À cette époque, la vocation religieuse est un choix de vie. La seconde étape serait la période 1900-1940 qui correspond à la diversification des «œuvres» dirigées par les religieuses, avec, en filigrane, les efforts des premières femmes laïques pour assumer une partie de ces responsabilités dans la société civile. «Leurs revendications ont remis en question la situation privilégiée qui est celle soit des religieuses, en raison de leur état, soit des hommes du fait de leur pouvoir politique.» (p. 202) À ce moment-là, les femmes découvrent qu'elles ne peuvent habituellement exercer une profession ou une responsabilité que sous le couvert de la vocation religieuse. La troisième étape serait la période qui vient de se terminer qui a vu simultanément le plafonnement, puis la décroissance rapide des vocations; la concentration des religieuses dans les postes de responsabilité et d'autorité pour les services qu'elles assurent (dans les domaines de l'éducation, des services hospitaliers et des services sociaux), alors que le «personnel» est de plus en plus constitué de laïques, et finalement l'élimination des religieuses (donc des femmes) de ces postes de responsabilités. On peut même faire l'hypothèse que les structures financières qui ont accompagné ces trois étapes se sont effectivement transformées au même moment. De fait les pistes de recherches qui s'ouvrent à partir des conclusions de ce livre sont très nombreuses.

On pourra chicaner l'usage de certains mots. Strictement parlant, les deux congrégations décrites ne sont pas «cloîtrées» (p. 93 et 196); on ne peut pas parler «d'écoles secondaires» de filles au Québec avant 1923 (p. 94), encore moins de formation collégiale (p. 157); les filles-mères recueillies par les Soeurs de la Providence ne sont pas des femmes «à la sexualité débordante» (p. 104). Mais ces vétilles ne sauraient diminuer l'importance et l'intérêt de cette publication qui offre une démonstration convaincante du grand talent que nous avons perdu avec la disparition de Marta Danylewycz.